XV

LOUIS BONAPARTE

I

LES DÉBUTS

A son arrivée à Paris, Louis Bonaparte se logea place Vendôme. Mlle Georges alla le voir. Ils causèrent assez longtemps. Tout en causant, Louis Bonaparte mena Mlle Georges à une fenêtre d'où l'on voyait la Colonne et lui dit : — Je passe ma journée à regarder cela.

— C'est bien haut ! dit Mlle Georges.

24 septembre 1848.

Louis Napoléon a paru aujourd'hui à l'Assemblée. Il est allé s'asseoir au septième banc de la troisième travée à gauche, entre M. Vieillard et M. Havin.

Il paraît jeune, a des moustaches et une royale noires, une raie dans les cheveux. Cravate noire, habit noir boutonné, col rabattu, des gants blancs. Perrin et Léon Faucher, assis immédiatement au-dessous de lui, n'ont pas tourné la tête. Au bout de quelques instants, les tribunes se sont mises à lorgner le prince, et le prince s'est mis à lorgner les tribunes.

26 septembre.

Louis Bonaparte est monté à la tribune (3 h. 1/4). Redingote noire, pantalon gris. Il a lu, avec un papier chiffonné à la main. On l'a écouté dans un profond silence. Il a prononcé le mot *compatriotes* avec un accent étranger. Quand il a eu fini, quelques voix ont crié : Vive la République!

Il est retourné lentement à sa place. Son cousin Napoléon, fils de Jérôme, celui qui ressemble tant à l'empereur, est venu le féliciter par-dessus M. Vieillard.

Du reste, il s'est assis sans dire un mot à ses deux voisins. Il se tait, mais il paraît plutôt embarrassé que taciturne.

9 octobre.

Pendant qu'on agitait la question de la présidence, Louis Bonaparte s'est absenté de l'Assemblée. Cependant, lorsqu'on a discuté l'amendement d'Antony Thouret qui excluait les membres des familles royales ou impériales, il a reparu. Il s'est assis à l'extrémité de son banc, à côté de son ancien précepteur, M. Vieillard, et il a écouté en silence, tantôt s'accoudant le menton dans la main, tantôt tordant sa moustache.

Tout à coup, il s'est levé et s'est dirigé lentement vers la tribune, au milieu d'une agitation extraordinaire. Une moitié de l'Assemblée criait : Aux voix! L'autre criait : Parlez!

M. Sarrans était à la tribune. Le président a dit : — M. Sarrans cède la parole à M. Louis Napoléon Bonaparte.

Il n'a dit que quelques mots insignifiants et est redescendu de la tribune au milieu d'un éclat de rire de stupéfaction.

Novembre 1848.

J'ai dîné le 19 novembre chez Odilon Barrot à Bougival.

Il y avait là MM. de Rémusat, de Tocqueville, Girardin, Léon Faucher, un membre du Parlement anglais et sa femme, laide avec de belles dents et de l'esprit, Mme Odilon Barrot et sa mère.

Vers le milieu du dîner, Louis Bonaparte est venu avec son cousin, le fils de Jérôme, et M. Abbatucci, représentant.

Louis Bonaparte est distingué, froid, doux, intelligent avec une certaine mesure de déférence et de dignité, l'air allemand, des moustaches noires ; nulle ressemblance avec l'empereur.

Il a peu mangé, peu parlé, peu ri, quoiqu'on fût très gai.

Mme Odilon Barrot l'a fait asseoir à sa gauche. L'Anglais était à droite.

M. de Rémusat, qui était assis entre le prince et moi, m'a dit assez haut pour que Louis Napoléon ait pu l'entendre : — Je donne mes vœux à Louis Napoléon et mon vote à Cavaignac.

Louis Bonaparte, pendant ce temps-là, faisait manger des goujons frits à la levrette de Mme Odilon Barrot.

II

LA PROCLAMATION A LA PRÉSIDENCE

Décembre 1848.

La proclamation de Louis Bonaparte comme président de la République se fit le 20 décembre.

Le temps, admirable jusque-là et qui ressemblait plutôt à la venue du printemps qu'au commencement de l'hiver, avait brusquement changé. Ce fut le premier jour froid de l'année. Les superstitions populaires purent dire que le soleil d'Austerlitz se voilait.

Cette proclamation se fit d'une manière assez inattendue. On l'avait annoncée pour le vendredi. Elle eut lieu brusquement le mercredi.

Vers trois heures, les abords de l'Assemblée se couvrirent de troupes. Un régiment d'infanterie vint se masser derrière le palais d'Orsay ; un régiment de dragons s'échelonna sur le quai. Les cavaliers grelottaient et paraissaient mornes. La population accourait, inquiète, et ne sachant ce que cela voulait dire. Depuis quelques jours, on parlait vaguement d'un mouvement bonapartiste. Les faubourgs, disait-on, devaient se porter sur l'Assemblée en criant : Vive l'empereur ! La veille, les fonds avaient baissé de trois francs. Napoléon Bonaparte, le fils de Jérôme, était venu me trouver fort alarmé.

L'Assemblée ressemblait à la place publique. C'étaient plutôt des groupes qu'un parlement. On discutait à la tribune, sans que personne écoutât, une proposition fort utile d'ailleurs pour régler la publicité des séances et substituer l'imprimerie de l'État, l'ancienne imprimerie royale, à l'imprimerie du *Moniteur*. M. Bureau de Puzy, questeur, tenait la parole.

Tout à coup, l'Assemblée s'émeut, un flot de représentants, arrivé par la porte de gauche, l'envahit. L'orateur s'interrompt. C'était la Commission chargée du dépouillement des votes qui entrait et venait proclamer le nouveau président. Il était quatre heures, les lustres étaient allumés, une foule im-

mense aux tribunes publiques, le banc des ministres au complet. Cavaignac, calme, vêtu d'une redingote noire, sans décoration, était à sa place. Il tenait sa main droite dans sa redingote boutonnée et ne répondait pas à M. Bastide qui se penchait par moments à son oreille. M. Fayet, évêque d'Orléans, était sur une chaise devant le général. Ce qui fit dire à l'évêque de Langres, l'abbé Parisis : C'est la place d'un chien et non d'un évêque.

Lamartine était absent.

Le rapporteur, M. Waldeck-Rousseau, lut un discours froid, froidement écouté. Quand il vint à l'énumération des suffrages exprimés et qu'il arriva au chiffre de Lamartine, 17,910 votes, la droite éclata de rire. Chétive vengeance, pauvre sarcasme des impopularités de la veille à l'impopularité du lendemain!

Cavaignac prit congé en quelques paroles dignes et brèves, auxquelles toute l'Assemblée battit des mains. Il annonça que le ministère se démettait en masse et que lui, Cavaignac, déposait le pouvoir. Il remercia l'Assemblée d'une voix émue. Quelques représentants pleuraient.

Puis le président Marrast proclama « le citoyen Louis Bonaparte » président de la République.

Quelques représentants assis autour du banc où avait siégé Louis Bonaparte applaudirent. Le reste de l'Assemblée garda un silence glacial. On quittait l'amant pour prendre le mari.

Armand Marrast appela l'élu du pays à la prestation du serment. Il se fit un mouvement.

Louis Bonaparte, vêtu d'un habit noir boutonné, la décoration de représentant du peuple et la plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine, entra par la porte de droite, monta à la tribune, prononça d'une voix calme le serment dont le président Marrast dictait les paroles, prit Dieu et les hommes à témoin, puis lut, avec son accent étranger qui déplaisait, un discours interrompu par quelques rares murmures d'adhésion. Il fit l'éloge de Cavaignac, ce qui fut remarqué et applaudi.

Après quelques minutes, il descendit de la tribune, couvert, non, comme Cavaignac, des acclamations de la Chambre, mais d'un immense cri de : Vive la République! Une voix cria : Vive la Constitution!

Avant de sortir, Louis Bonaparte alla serrer la main à son ancien précepteur, M. Vieillard, assis à la troisième travée à gauche. Puis, le président de l'Assemblée invita le bureau à accompagner le président de la République et à lui faire rendre jusqu'à son palais les honneurs dus à *son rang*. Le mot fit murmurer la Montagne. Je criai de mon banc : — *A ses fonctions!*

Le président de l'Assemblée annonça que le président de la République avait chargé M. Odilon Barrot de composer le ministère et que l'Assemblée serait informée du nouveau cabinet par un message; que, le soir même, du reste, on distribuerait aux représentants un supplément du *Moniteur*.

On remarqua, car on remarquait tout dans ce jour qui commençait une phase décisive, que le président Marrast appelait Louis Bonaparte *citoyen* et Odilon Barrot *monsieur*.

Cependant les huissiers, leur chef Duponceau à leur tête, les officiers de la Chambre, les questeurs, et parmi eux le général Lebreton en grand uniforme, s'étaient groupés au pied de la tribune; plusieurs représentants s'étaient joints à eux; il se fit un mouvement qui annonçait que Louis Bonaparte allait sortir de l'enceinte. Quelques députés se levèrent; on cria : Assis! assis!

Louis Bonaparte sortit. Les mécontents, pour marquer leur indifférence, voulurent continuer la discussion de la proposition sur l'imprimerie. Mais l'Assemblée était trop agitée pour pouvoir même rester sur ses bancs. On se leva en tumulte et la salle se vida. Il était quatre heures et demie. Le tout avait duré une demi-heure.

Comme je sortais de l'Assemblée, seul, et évité comme un homme qui a manqué ou dédaigné l'occasion d'être ministre, je côtoyai dans l'avant-salle, au pied de l'escalier, un groupe où je remarquai Montalembert, et qui contenait Changarnier en uniforme de lieutenant-général de la garde nationale. Changarnier venait de reconduire Louis-Bonaparte à l'Élysée. Je l'entendis qui disait : Tout s'est bien passé.

Quand je me trouvai sur la place de la Révolution, il n'y avait plus ni troupes, ni foule, tout avait disparu. Quelques rares passants venaient des Champs-Élysées. La nuit était noire et froide, une bise aigre soufflait de la rivière, et, en même temps, un gros nuage orageux, qui rampait à l'occident, couvrait l'horizon d'éclairs silencieux. Le vent de décembre mêlé aux éclairs d'août, tels furent les présages de cette journée.

III

LE PREMIER DINER

24 décembre 1848.

Louis Bonaparte a donné son premier dîner, hier samedi, 23, deux jours après sa proclamation comme président de la République.

La Chambre chômait à cause de la Noël. J'étais chez moi, à mon nouveau logis de la rue de la Tour-d'Auvergne, occupé à je ne sais quelles bagatelles, *totus in illis,* lorsqu'on me remit un pli à mon adresse, apporté par un dragon. Je décachetai l'enveloppe et j'y trouvai ceci :

« L'officier d'ordonnance de service a l'honneur d'informer M. le général Changarnier qu'il est invité à dîner à l'Élysée-National, aujourd'hui samedi, à sept heures. » J'écrivis au-dessous : « Remis par erreur à M. Victor Hugo », et je renvoyai la lettre par le dragon qui l'avait apportée. Une heure après, arriva une lettre de M. de Persigny, ancien compagnon de complots du prince Louis, aujourd'hui son secrétaire des commandements. Cette lettre contenait force excuses pour l'erreur commise et me prévenait que j'étais du nombre des invités. Ma lettre avait été adressée par mégarde au représentant de la Corse, M. Conti.

En tête de la lettre de M. de Persigny, il y avait ceci, écrit à la main : *Maison du Président.*

Je remarquai la forme de ces invitations tout à fait semblable à la forme employée par le roi Louis-Philippe. Comme je tenais à ne rien faire qui pût ressembler à de la froideur calculée, je m'habillai ; il était six heures et demie, et je me rendis sur-le-champ à l'Élysée.

Sept heures et demie sonnaient quand j'y arrivai.

Je jetai en passant un coup d'œil au sinistre portail de l'hôtel Praslin qui touche à l'Élysée. La grande porte cochère verte, encadrée entre deux colonnes doriques du temps de l'empire, était close, morne, vaguement dessinée par la lueur du réverbère.

La porte de l'Élysée était fermée à un battant, deux factionnaires de la ligne la gardaient ; la cour était à peine éclairée, un maçon la traversait dans ses habits de travail, portant une échelle sur son dos ; presque toutes les vitres des fenêtres des communs à droite étaient brisées et raccommodées avec du papier.

J'entrai par la porte du perron. Trois hommes de service en habit noir m'y reçurent ; l'un m'ouvrit les portes, l'autre me débarrassa de mon manteau, le troisième me dit : — Monsieur, au premier ! Je montai par l'escalier d'honneur. Il y avait un tapis et des fleurs, mais je ne sais quoi de froid et de dérangé qui sentait l'emménagement.

Au premier, un huissier me dit : — Monsieur vient pour dîner ? — Oui, dis-je, est-ce qu'on est à table ? — Oui, monsieur. — En ce cas, je m'en vais.

L'huissier se récria :

— Mais, monsieur, presque tout le monde est arrivé qu'on était déjà à table, entrez. On compte sur monsieur.

Je remarquai cette exactitude militaire et impériale, qui était l'habitude de Napoléon. Chez l'empereur, sept heures voulait dire sept heures.

Je traversai l'antichambre, puis un salon où je laissai mon chapeau et j'entrai dans la salle à manger.

C'était une pièce carrée, lambrissée dans le goût empire, à boiseries blanches. Aux murs, des gravures et des tableaux, du choix le plus misérable, entre autres la *Marie Stuart écoutant Rizzio* du peintre Ducis. Autour de la salle un buffet. Au milieu une table longue arrondie aux deux extrémités où siégeaient une quinzaine de convives. Cette table avait un haut bout dirigé vers le fond de la salle où était assis le président de la République. Il avait à ses côtés deux femmes ; à sa droite, la marquise du H... ; à sa gauche, Mme Conti, mère du représentant.

Le président se leva quand j'entrai. J'allai à lui. Nous nous prîmes la main. — J'ai improvisé ce dîner, me dit-il, je n'ai que quelques amis chers, j'ai espéré que vous voudriez bien être du nombre. Je vous remercie d'être venu. Vous êtes venu à moi, comme je suis allé à vous, simplement. Je vous remercie.

Il me prit encore la main. Le prince de la Moskowa, qui était à côté du général Changarnier, me fit une place à côté de lui et je m'assis à la table. Je me hâtai et mis les bouchées doubles, car le président avait fait interrompre le dîner pour me donner le temps de rejoindre. On était au second service.

J'avais en face de moi le général Rulhières, ancien pair, ministre de la guerre, le représentant Conti et Lucien Murat. Les autres convives m'étaient inconnus. Il y avait parmi eux un jeune chef d'escadron, décoré de la Légion d'honneur. Ce chef d'escadron seul était en uniforme ; les autres étaient en frac. Le prince avait un habit noir, avec la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Chacun causait avec sa voisine. Louis Bonaparte paraissait préférer à sa voisine de gauche sa voisine de droite. La marquise du H... a trente-six ans et les paraît. Beaux yeux, peu de cheveux, la bouche laide, la peau blanche, la gorge éclatante, le bras charmant, les plus jolies petites mains du monde, les épaules admirables. Elle est séparée en ce moment de M. du H... Elle a fait huit enfants, les sept premiers avec son mari. Il y a quinze ans qu'elle s'est mariée. Dans les premiers temps de son mariage, elle venait trouver son mari au salon en plein jour, elle lui disait : — Viens donc ! et elle l'emmenait se coucher. Quelquefois un domestique venait dire : — Madame la marquise demande M. le marquis. Le marquis obéissait. Cela faisait sourire les assistants. Aujourd'hui le marquis et la marquise sont brouillés.

— Vous savez, me dit tout bas la Moskowa, elle a été la maîtresse de Napoléon, fils de Jérôme, elle est maintenant à Louis. — Eh bien, fis-je, changer un Napoléon pour un Louis, cela se voit tous les jours.

Ces méchants calembours ne m'empêchaient pas de manger et j'observais.

Les deux femmes, assises aux côtés du président, avaient des chaises carrées par le haut. Celle du président était surmontée d'un petit chef arrondi. Au moment d'en tirer quelque induction, je regardai les autres chaises et je vis que quatre ou cinq convives, du nombre desquels j'étais moi-même, avaient des chaises pareilles à celle du président. Les chaises étaient en velours rouge à clous dorés. Une remarque plus sérieuse, c'est que tous les assistants appelaient le président de la République *Monseigneur* et *Votre Altesse*. Moi qui l'appelais *Prince*, j'avais l'air d'un démagogue.

Quand on se fut levé de table, le prince me demanda des nouvelles de ma femme, puis s'excusa beaucoup de la rusticité du service.

— Je ne suis pas encore installé, me dit-il. Avant-hier, quand je suis arrivé, c'est à peine si j'avais un matelas pour me coucher.

Cela n'était pas étonnant, Cavaignac ayant fait le lit de Bonaparte.

Le dîner était médiocre et le prince avait raison de s'excuser. Le service en porcelaine blanche commune, l'argenterie bourgeoise, usée et grossière. Au milieu de la table, il y avait un assez beau vase en craquelé, monté en cuivre doré du mauvais goût Louis XVI.

Cependant nous entendîmes une musique dans une salle voisine. — C'est une surprise, nous dit le président ; ce sont les musiciens de l'Opéra.

Un moment après, on nous passa un programme écrit à la main qui indiquait les cinq morceaux qu'on était en train d'exécuter :

1° Prière de *la Muette ;*

2° Fantaisie sur des airs favoris de la *Reine Hortense ;*

3° Final de *Robert Bruce ;*

4° *Marche républicaine ;*

5° *La Victoire*, pas redoublé.

Dans la disposition d'esprit assez inquiète que je partageais en ce

moment avec toute la France, je ne pus m'empêcher de remarquer cette *Victoire,* pas redoublé, venant après la *Marche républicaine.*

Je me levai de table ayant encore faim.

Nous passâmes dans le grand salon, séparé de la salle à manger par le salon d'attente que j'avais traversé en entrant.

Ce grand salon était fort laid, blanc avec des figures dans le genre de Pompéi sur les panneaux, tout l'ameublement dans le style empire, excepté les fauteuils en tapisserie et or d'un assez bon goût rocaille. Il y avait trois fenêtres cintrées auxquelles répondaient de l'autre côté du salon trois grandes glaces de même forme, dont l'une, celle du milieu, était une porte. Les rideaux des fenêtres étaient d'un beau satin blanc à ramages perse fort riches.

Pendant que nous causions, le prince de la Moskowa et moi, socialisme, Montagne, communisme, etc., Louis Bonaparte vint et me prit à part.

Il me demanda ce que je pensais du moment. Je fus réservé. Je lui dis que les choses s'annonçaient bien; que la tâche était rude, mais grande; qu'il fallait rassurer la bourgeoisie et satisfaire le peuple, donner aux uns le calme et aux autres le travail, la vie à tous; qu'après trois petits gouvernements, les Bourbons aînés, Louis-Philippe et la République de février, il en fallait un grand; que l'empereur avait fait un grand gouvernement par la guerre, qu'il devait, lui, faire un grand gouvernement par la paix; que le peuple français, étant illustre depuis trois siècles, ne voulait pas devenir ignoble; que c'était cette méconnaissance de la fierté du peuple et de l'orgueil national qui avait surtout perdu Louis-Philippe; qu'il fallait, en un mot, décorer la paix.

— Comment? me dit Louis-Napoléon.

— Par toutes les grandeurs des arts, des lettres, des sciences, par les victoires de l'industrie et du progrès. Le travail populaire peut faire des miracles. Et puis, la France est une nation conquérante; quand elle ne fait pas de conquête par l'épée, elle veut en faire par l'esprit. Sachez cela et allez. L'ignorer vous perdrait.

Il a paru pensif et s'est éloigné. Puis il est revenu, m'a remercié vivement et nous nous remîmes à causer.

Nous parlâmes de la presse. Je lui conseillai de la respecter profondément, et de faire à côté une presse de l'État. — L'État sans journal, au milieu des journaux, lui dis-je, se bornant à faire du gouvernement pendant qu'on fait de la publicité et de la polémique, ressemble aux chevaliers du quinzième siècle qui s'obstinaient à se battre à l'arme blanche contre les canons à feu; ils étaient toujours battus. Je vous accorde que c'était noble, vous m'accorderez que c'était bête.

Il me parla de l'empereur. — C'est ici, me dit-il, que je l'ai vu pour la dernière fois. Je n'ai pu rentrer dans ce palais sans émotion. L'empereur me fit amener et posa sa main sur ma tête. J'avais sept ans. C'était dans le grand salon d'en bas.

Puis Louis Bonaparte me parla de la Malmaison.

— On l'a respectée. Je l'ai visitée en détail, il y a six semaines. Voici comment. J'étais allé voir M. Odilon Barrot à Bougival. — Dînez avec moi, me dit-il. — Je veux bien. — Il était trois heures. — Qu'allons-nous faire en attendant le dîner? — Allons voir la Malmaison, dit M. Barrot.

Nous partîmes. Nous étions tous deux seuls. Arrivés à la Malmaison, nous sonnâmes. Un portier vint ouvrir la grille. M. Barrot prit la parole. — Nous voudrions voir la Malmaison.

Le portier répondit : — Impossible!

— Comment! impossible?

— J'ai des ordres.

— De qui?

— De Sa Majesté la reine Christine, à qui est le château à présent.

— Mais monsieur est un étranger qui vient exprès.

— Impossible!

— Parbleu! s'écria M. Odilon Barrot, il est curieux que cette porte soit fermée au neveu de l'empereur!

Le portier tressaillit et jeta son bonnet à terre. C'était un vieux soldat, auquel on avait fait cette retraite.

— Le neveu de l'empereur! s'écria-t-il. Oh! sire, entrez!

Il voulait baiser mes habits.

Nous visitâmes le château. Tout y est encore à peu près à sa place. J'y ai presque tout reconnu, le cabinet du premier consul, la chambre de ma mère, la mienne. Les meubles sont encore les mêmes dans beaucoup de chambres. J'ai retrouvé un petit fauteuil que j'avais quand j'étais enfant. —

Je dis au prince : — Voilà! les trônes sombrent, les fauteuils restent.

Pendant que nous causions, quelques personnes vinrent, entre autres M. Duclerc, l'ex-ministre des finances de la Commission exécutive, puis une vieille femme en velours noir que je ne connaissais pas, puis lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre, que le président emmena vivement dans un salon voisin. J'ai vu le même lord Normanby emmené de même par le roi Louis-Philippe.

Le président dans son salon avait l'air timide et point chez lui. Il allait et venait d'un groupe à l'autre plutôt comme un étranger embarrassé que comme le maître de la maison. Du reste, il parle à propos et quelquefois avec esprit.

Il a vainement essayé de me faire expliquer sur son ministère. Je ne voulais lui en dire ni bien ni mal.

Le ministère n'est d'ailleurs qu'un masque, ou pour mieux dire, un paravent qui cache un magot. Thiers est derrière. Cela commence à gêner Louis Bonaparte. Il faut qu'il tienne tête à huit ministres qui tous cherchent à l'amoindrir. Chacun tire la nappe à soi. Parmi ces ministres, quelques ennemis

avoués. Les nominations, les promotions, les listes, arrivent toutes faites de la place Saint-Georges. Il faut accepter, signer, endosser.

Hier, Louis Bonaparte se plaignait au prince de la Moskowa; il disait spirituellement : — Ils veulent faire de moi le prince Albert de la République.

Odilon Barrot paraît triste et découragé. Aujourd'hui, il est sorti du Conseil, l'air accablé. M. de la Moskowa était là. — Eh bien! a-t-il dit, comment vont les choses? Odilon Barrot a répondu : — Priez pour nous!

— Diable! a dit la Moskowa, voilà qui est tragique!

Odilon Barrot a repris : — Que voulez-vous que nous fassions? Comment rebâtir cette vieille société où tout s'écroule? L'effort qu'on fait pour l'étayer achève de l'ébranler. On y touche, elle tombe. Ah! priez pour nous!

Et il a levé les yeux au ciel.

Je suis sorti de l'Élysée vers dix heures. Comme je m'en allais, le président m'a dit : Attendez un instant. Puis il est entré dans une pièce voisine, et est ressorti un moment après avec des papiers qu'il m'a remis dans la main en disant : — Pour Mme Victor Hugo.

C'étaient des billets d'entrée pour voir la revue d'aujourd'hui, de la galerie du Garde-Meuble.

Et tout en m'en allant, je songeais. Je songeais à cet emménagement brusque, à cette étiquette essayée, à ce mélange de bourgeois, de républicain et d'impérial, à cette surface d'une chose profonde qu'on appelle aujourd'hui : le président de la République, à l'entourage, à la personne, à tout l'accident. Ce n'est pas une des moindres curiosités et un des faits les moins caractéristiques de la situation, que cet homme auquel on peut dire et on dit en même temps, et de tous les côtés à la fois : prince, altesse, monsieur, monseigneur et citoyen.

Tout ce qui se passe en ce moment met pêle-mêle sa marque sur ce personnage à toutes fins.

IV

LE PREMIER MOIS

Janvier 1849.

Le premier mois de la présidence de Louis Bonaparte s'écoule. Voici quelle est la figure de ce moment.

Il y a maintenant des bonapartistes de la veille. MM. Jules Favre, Billault et Carteret font une cour — politique — à Mme la princesse Mathilde Demidoff. Mme la duchesse d'Orléans habite, à Ems, avec ses deux enfants, une petite maison où elle vit pauvrement et royalement. Toutes les idées de février sont remises en question les unes après les autres ; 1849 désappointé tourne le dos à 1848. Les généreux veulent l'amnistie, les sages veulent le désarmement. L'Assemblée constituante est furieuse d'agoniser. M. Guizot publie son livre *De la démocratie en France*. Louis-Philippe est à Londres, Pie IX est à Gaëte. La bourgeoisie a perdu Paris, le catholicisme a perdu Rome. M. Barrot est au pouvoir. Le ciel est pluvieux et triste avec un rayon de soleil de temps en temps. Mlle Ozy se montre toute nue dans le rôle d'Ève à la Porte-Saint-Martin ; Frédérick Lemaître y joue *l'Auberge des Adrets*. Le cinq est à soixante-quatorze, les pommes de terre coûtent huit sous le boisseau, on a un brochet pour vingt sous à la Halle. M. Ledru-Rollin pousse à la guerre, M. Proudhon pousse à la banqueroute. Le général Cavaignac assiste en gilet gris aux séances de l'Assemblée et passe son temps à regarder les femmes des tribunes avec de grosses jumelles d'ivoire. M. de Lamartine reçoit vingt-cinq mille francs pour son *Toussaint-Louverture*. Louis Bonaparte donne de grands dîners à M. Thiers qui l'a fait prendre et à M. Molé qui l'a fait condamner. Vienne, Milan, Berlin se calment. Les révolutions pâlissent et semblent partout s'éteindre à la surface, mais un souffle profond remue toujours les peuples. Le roi de Prusse s'apprête à ressaisir son sceptre et l'empereur de Russie à tirer son épée. Il y a eu un tremblement de terre au Havre ; le choléra est à Fécamp ; Arnal quitte le Gymnase, et l'Académie nomme M. le duc de Noailles à la place de Chateaubriand.

Janvier 1849.

La quinzaine passée j'ai traversé en huit jours toutes sortes de grandeurs d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui. Le samedi, j'ai dîné chez l'ancien roi de Westphalie, Jérôme Napoléon, maintenant gouverneur des Invalides; le jeudi d'après, chez l'ancien chancelier de France, baron de Napoléon, duc de Louis-Philippe, dont les cartes aujourd'hui portent ce seul nom : *M. Pasquier;* le samedi, j'ai été au bal de l'Élysée chez le président de la République.

Jérôme Bonaparte donnait son dîner d'installation. Comme l'idée de le faire gouverneur des Invalides venait de moi, il m'avait prié, ainsi que ma femme. Il occupe l'ancien appartement des gouverneurs. Dans l'origine, il n'y avait qu'un prévôt de l'Hôtel; on avait fait l'installation en conséquence. Plus tard, il y a eu un gouverneur, l'appartement a paru mesquin; maintenant il y a un roi, le logis paraît misérable.

Le « grand salon » est tout petit, avec une poutre qui traverse le plafond. Trois ou quatre autres pièces mènent à la chambre du gouverneur. Dans cette chambre il y a deux grands lits, le lit du prince et le lit de la marquise... Ces lits se touchent et ont pour couvrepied commun un immense cachemire rapporté d'Égypte par Bonaparte et donné par lui à Jérôme. Le tout vient d'être meublé par le garde-meuble de consoles et de fauteuils d'acajou à cous de cygne, avec des soieries-empire sur les murs, et des bronzes-Thomire. Souvenirs de la jeunesse du prince. J'ai dit à Jérôme : « C'est touchant, mais c'est laid. »

V

TATONNEMENTS

Janvier 1849.

Au bal d'Odilon Barrot, le 28 janvier, M. Thiers aborde M. Léon Faucher et lui dit : — Faites donc un tel préfet ! Au nom prononcé, M. Léon Faucher fait la grimace, ce qui lui est facile, et dit : — Monsieur Thiers, il y a des objections. — Tiens ! répondit Thiers, c'est justement ce que le président de la République m'a répondu le jour où je lui ai dit : Faites donc M. Faucher ministre !

A ce bal, on remarqua que Louis Bonaparte cherchait Berryer, s'attachait à lui et l'attirait dans les coins. Le prince avait l'air de suivre et Berryer d'éviter.

Vers onze heures, le président dit à Berryer : — Venez-vous avec moi à l'Opéra ?

Berryer s'excusa. — Prince, dit-il, cela ferait jaser, on me croirait en bonne fortune !

— Bah ! répondit Louis Bonaparte en riant, les représentants sont inviolables !

Le prince partit seul, et l'on fit circuler ce quatrain :

En vain l'empire met du fard,
On baisse ses yeux et sa robe.
Et Berryer-Joseph se dérobe
A Napoléon-Putiphar.

Février 1849.

Avec les meilleures intentions du monde et une certaine quantité très visible d'intelligence et d'aptitude, j'ai peur que Louis Bonaparte ne succombe à sa tâche. Pour lui la France, le siècle, l'esprit nouveau, les instincts propres au sol et à l'époque, autant de livres clos. Il regarde sans les comprendre les esprits qui s'agitent, Paris, les événements, les hommes, les choses, les idées. Il appartient à cette classe d'ignorants qu'on appelle les princes et à cette catégorie d'étrangers qu'on appelle les émigrés. Au-dessous de rien, en dehors de tout. Pour qui l'examine avec attention, il a plus l'air d'un patient que d'un gouvernant.

Il n'a rien des Bonaparte, ni le visage, ni l'allure; il n'en est probablement pas. On se rappelle les habitudes aisées de la reine Hortense. — C'est un souvenir de Hollande! me disait hier Alexis de Saint-Priest. Louis Bonaparte a, en effet, la froideur hollandaise.

Louis Bonaparte ignore Paris à ce point qu'il me disait la première fois que je l'ai vu rue de la Tour-d'Auvergne : — Je vous ai beaucoup cherché. J'ai été à votre ancienne maison. Qu'est-ce donc que cette place des Vosges? — C'est la place Royale, lui dis-je. — Ah! reprit-il, est-ce que c'est une ancienne place?

Il a voulu voir Béranger. Il est allé deux fois à Passy sans le trouver. Son cousin Napoléon a mieux deviné l'heure et a rencontré Béranger au coin de son feu. Il lui a demandé : — Que conseillez-vous à mon cousin? — D'observer la Constitution. — Et que faut-il qu'il évite? — De violer la Constitution. Béranger n'est pas sorti de là.

Hier, 5 décembre 1850, j'étais aux Français. Rachel jouait *Adrienne Lecouvreur*. Jérôme Bonaparte était dans l'avant-scène à côté de la mienne. Je l'ai été voir dans un entr'acte. Nous avons causé. Il m'a dit :

— Louis est fou. Il se défie de ses amis et se livre à ses ennemis. Il se défie de sa famille et se laisse garrotter par les vieux partis royalistes. J'étais mieux reçu, après ma rentrée en France, par Louis-Philippe aux Tuileries que je ne le suis à l'Élysée par mon neveu. Je lui disais l'autre jour devant un de ses ministres (Fould) : — Mais souviens-toi donc! Quand tu étais candidat à la présidence, monsieur (je montrais Fould) est venu me trouver rue d'Alger où

je demeurais et m'a prié de me mettre sur les rangs, pour la présidence, au nom de MM. Thiers, Molé, Duvergier de Hauranne, Berryer et Bugeaud. Il m'a dit que jamais tu n'aurais le *Constitutionnel;* que tu étais, pour Molé, un idiot et, pour Thiers, une tête de bois; que, seul, je pouvais tout rallier et réussir contre Cavaignac. J'ai refusé. J'ai dit que toi tu étais la jeunesse et l'avenir, que tu avais vingt-cinq ans devant toi et que j'en avais huit ou dix à peine; que j'étais un invalide, et qu'on me laissât tranquille. Voilà ce que ces gens-là faisaient, et voilà ce que j'ai fait, — et tu oublies cela! Et tu fais de ces messieurs les maîtres! Et ton cousin, mon fils, qui t'a défendu à la Constituante, qui s'est dévoué à ta candidature, tu le mets à la porte! Et le suffrage universel qui t'a fait ce que tu es, tu le brises! Ma foi, je dirai comme Molé, que tu es un idiot et comme Thiers que tu es une tête de bois!

Le roi de Westphalie s'est arrêté un moment, puis a repris:

— Et savez-vous, monsieur Victor Hugo, ce qu'il m'a répondu? — « Vous verrez! » Personne ne sait le fond de cet homme-là!